

## Ressources narratives et connaissance historique

*Narrative resources and historical knowledge*

**Jacques Revel**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/262>

DOI : [10.4000/enquete.262](https://doi.org/10.4000/enquete.262)

ISSN : 1953-809X

### Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1995

Pagination : 43-70

### Référence électronique

Jacques Revel, « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête* [En ligne], 1 | 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/262> ; DOI : [10.4000/enquete.262](https://doi.org/10.4000/enquete.262)

---

---

# Ressources narratives et connaissance historique

*Narrative resources and historical knowledge*

Jacques Revel

---

## 1.

- <sup>1</sup> En 1979, l'historien anglo-américain Lawrence Stone publiait dans la revue *Past and Present* un article qui fit grand bruit (et qui fut immédiatement traduit à travers le monde). Sous un titre provocateur, « The Revival of Narrative<sup>1</sup> », il posait en fait un diagnostic assez sombre. Le siècle, estimait-il, avait investi beaucoup d'attentes et d'efforts dans des programmes d'histoire « scientifique » successivement mis en œuvre entre les années trente et les années soixante. Il convenait aujourd'hui de revoir ces ambitions à la baisse : à la fois parce que les projets n'avaient pas tenu toutes leurs promesses et parce que l'histoire scientifique – entendons : celle qui prétend fonder sur une démarche volontariste et objectivable, sur la mesure en particulier, la construction puis la validation d'hypothèses préalablement explicitées – laissait de côté des réalités essentielles. Ainsi, le modèle d'une « histoire immobile », bloquée dans ses contraintes économiques et démographiques entre XIV<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, tel que l'avait esquissé Emmanuel Le Roy Ladurie, n'était possible qu'à condition de faire l'impasse sur des phénomènes comme « la Renaissance, la Réforme, les Lumières et la naissance de l'État moderne ». Le temps était peut-être venu de réfléchir sur le contrat fondateur qui était à l'origine de l'histoire (ou des histoires) « scientifique(s) » : celui qui prétendait conformer la discipline sur le modèle des sciences de la nature ou, au moins, des sciences sociales. Le moment était venu aussi d'évaluer de façon critique les bénéfices réels de ces démarches et de se demander si leurs résultats justifiaient la peine prise pour les obtenir : ici encore, Stone déplorait qu'ils fussent « plutôt modestes en comparaison de toute cette dépense de temps, d'énergie et d'argent ». Le retour du récit prenait ainsi valeur de symptôme. Il signalait l'épuisement supposé d'une vision et celle d'une famille de pratiques. Cette prise de position n'aurait pourtant pas connu un tel retentissement si Lawrence Stone lui-

même n'avait été l'un des plus grands historiens sociaux contemporains, l'auteur de livres célèbres sur la crise de l'aristocratie anglaise, sur la Révolution anglaise du XVII<sup>e</sup> siècle, sur la famille et le mariage, sur la mobilité sociale dans la société britannique, etc. C'est de l'intérieur, en praticien indiscutable, qu'il dénonçait les illusions de l'histoire scientifique – ce qui explique que sa prise de position ait parfois été reçue comme une manière de trahison. Pour être complet, il faut sans doute rappeler qu'après avoir semé l'inquiétude, le doute et le soupçon, Stone retourna non au récit mais à ses grands chantiers d'histoire sociale et que l'on peut s'en réjouir.

- 2 La même année 1979, l'historien italien Carlo Ginzburg publiait un long texte qui connut un succès plus remarquable encore : « Signes, traces, pistes : racines d'un paradigme de l'indice<sup>2</sup> » fut l'une des références quasi obligatoires dans le monde des historiens pendant la décennie quatre-vingts. Son analyse était plus subtile que celle de Stone et son propos plus ambitieux puisqu'il se proposait d'attirer l'attention sur l'« émergence silencieuse [...] d'un modèle épistémologique » original, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Face au paradigme « galiléen » dominant dans les sciences de la nature – celui qui fait de la mesure des phénomènes et de la possibilité d'en généraliser l'observation le fondement de la connaissance scientifique avec la conviction que l'ordre du monde est mathématique –, Ginzburg insistait sur l'existence d'un autre mode de connaissance fondé sur le repérage d'indices discontinus, d'éléments uniques, de témoignages individuels. Associé à des pratiques anciennes (la divination, la chasse), ce type de démarche avait, selon lui, trouvé une application dans toute une série de formes de connaissance par les traces, de l'anthropométrie à l'identification des tableaux et à la psychanalyse freudienne, dont le surgissement avait été contemporain de la naissance des sciences sociales. Pourtant, celles-ci n'avaient pas pris en compte cette proposition alternative et préféré se conformer au modèle nomologique des sciences de la nature. Le moment n'était-il pas venu de reconsidérer ce choix, en particulier dans le cas de l'histoire ? Comme toutes « les formes de savoir plus particulièrement liées à l'expérience quotidienne – ou, plus précisément, à toutes les situations où l'unicité et le caractère irremplaçable des données sont décisifs aux yeux des personnes impliquées<sup>3</sup> », n'était-elle pas d'abord une connaissance du particulier et de la complexité ? Ce n'est pas le lieu de discuter ici les thèses de Ginzburg. Retenons seulement que, d'une manière très différente de celle de Stone, il mettait à son tour en cause un régime de certitude scientifique fondé sur l'abstraction de propriétés générales à partir d'une observation. La connaissance de l'« expérience quotidienne » (ou du « vécu », comme il le disait ailleurs) appelait à la fois un compte rendu de cette expérience – un récit – et un travail d'interprétation qui lui était intimement associé. Que l'œuvre d'historien de Ginzburg ait, de façon répétée, choisi la forme du roman d'investigation dans lequel le lecteur est associé à la recherche – c'est-à-dire aux tâtonnements, aux impasses, aux retours en arrière qui accompagnent la production de la vérité – est, à cet égard, loin d'être insignifiant<sup>4</sup>. Le récit n'était pas pour lui, comme il l'était pour Stone, une solution de repli, après que de plus grandes ambitions ont été déçues ; il était inséparable d'un mode de connaissance particulier.
- 3 Deux propositions, donc, exactement contemporaines, et qui voici quinze ans réintroduisaient le problème du récit dans le débat historiographique où, reconnaissons-le, il ne tenait plus grand place. Les choses n'ont pourtant pas commencé en 1979. Les années soixante-dix, on en prend mieux conscience aujourd'hui avec la distance, ont vu se succéder une série d'interventions de nature et d'intentions fort diverses, peu ou point coordonnées, mais dont la convergence relative apparaît d'autant plus remarquable. En

1971, l'antiquisant Paul Veyne avait lancé un pavé dans la mare : en se demandant *Comment on écrit l'histoire*<sup>5</sup>, il révoquait en doute la prétention de la discipline à produire des énoncés scientifiques (au sens des sciences exactes) comme son aspiration à la synthèse, mettant du même coup en cause deux des ambitions essentielles de l'historiographie savante en ce siècle, celle des *Annales* en particulier. Il fallait en rabattre : l'histoire pouvait tout au mieux produire des « intrigues », c'est-à-dire des récits producteurs d'intelligibilité mais qui ne sauraient prétendre à autre chose qu'à être « un mélange très humain et très peu "scientifique" de causes matérielles, de fins et de hasard ; une tranche de vie, en un mot, que l'historien découpe à son gré et où les faits ont leurs liaisons objectives et leur importance relative<sup>6</sup> ». Deux ans plus tard, à l'autre extrémité du monde savant et à partir de tout autres prémisses, l'Américain Hayden White choisissait de poser le problème de façon plus radicale encore<sup>7</sup>. Le discours de l'histoire y était abordé sans prise en compte spécifique des opérations de connaissance qui lui sont habituellement associées mais sous l'angle d'une poétique. Il relevait, selon White, de modes divers de mise en intrigue (*emplotment*) et, plus profondément encore, d'une tropologie : « En résumé, j'estime que la modalité tropologique dominante et le protocole linguistique qui lui est associé composent la base "métahistorique" irréductible de toute œuvre historique<sup>8</sup> », préalablement à tout autre choix. Les propositions d'Hayden White ont provoqué, on le sait, un certain émoi et de vives réactions – celles, en particulier, d'A. Momigliano puis de C. Ginzburg – parmi les historiens. Il reste qu'elles aussi ont contribué à amorcer, à leur manière, une réflexion sur les fonctions et sur les usages du récit. La même année 1973, Reinhart Koselleck et Wolf-Dieter Stempel rassemblaient et publiaient les réflexions d'un certain nombre d'historiens sur *Geschichte : Ereignis und Erzählung*<sup>9</sup>. Le débat se développait selon des lignes et des logiques diverses, et qui pendant un temps ont difficilement communiqué entre elles : dans le milieu des « narratologistes », mais aussi au sein d'une réflexion philosophique sur l'histoire qui est devenu une quasi-spécialité anglo-saxonne<sup>10</sup>. Observons cependant qu'à la fin des années soixante-dix, cette réflexion paraissait déjà assez prégnante pour qu'une première tentative de confrontation – à défaut d'un bilan – fût tentée lorsque Robert H. Canary et Henry Kozicki réunirent les analyses d'historiens, de philosophes et de littéraires sur « l'écriture de l'histoire<sup>11</sup> ». En France, malgré le précoce éclat de Veyne et la très originale réflexion contemporaine de Michel de Certeau<sup>12</sup>, le thème du récit n'a véritablement pris qu'assez tardivement. On ne s'avancera guère en suggérant qu'une tradition puissante d'histoire positive comme celle des *Annales* peut aider à rendre compte de ce retard relatif : pendant longtemps, l'attention prêtée aux procédures et l'accumulation des données ont paru rester des enjeux prioritaires. Il a fallu que ces certitudes commencent d'être ébranlées pour que les choses changent. Encore l'initiative n'est-elle pas venue des historiens eux-mêmes. C'est l'œuvre d'un philosophe, Paul Ricoeur, qui dans une large mesure a réussi à convaincre, ces dernières années, les historiens français d'entrer dans le débat, à la fois parce qu'elle en proposait une version puissante et originale et aussi, reconnaissons-le, parce qu'elle mettait commodément à leur disposition les pièces les plus importantes d'une réflexion collective déjà bien entamée ailleurs<sup>13</sup>.

- 4 Sommaire et forcément très incomplet, ce rappel n'a pas d'autre intention que de faire voir que le « retour au récit » a précisément été bien autre chose qu'un retour. Mieux vaudrait constater qu'à partir d'interrogations fort diverses, inscrites dans des champs et dans des expériences de connaissance très différents entre eux, un thème problématique s'est progressivement constitué toutes ces dernières années. Il ne me paraît nullement

stabilisé aujourd'hui. Il associe en effet des caractères partiellement contradictoires. Il peut d'abord être compris comme un symptôme ; il traduit une réaction – ou plutôt un ensemble de réactions – à un état donné d'une production historiographique elle-même fortement hétérogène et il exprime globalement un sentiment d'insatisfaction ou de déception face au projet d'une histoire scientifique inspirée du modèle des sciences de la nature. Il est, en ce sens, inséparable du moment de doute épistémologique que l'histoire traverse depuis une quinzaine d'années avec la plupart des sciences sociales. Mais le récit fait au même moment l'objet d'un investissement propre : on cherche en lui non seulement une parade ou une solution de repli, mais aussi une ressource. À dire vrai, les deux orientations s'entremêlent souvent de façon difficilement séparable dans nombre de travaux récents. Cette confusion elle-même n'est sans doute pas dépourvue de toute signification. Les pages qui suivent voudraient contribuer à mieux dégager certains des enjeux du débat en cours.

## 2.

- 5 Autant le reconnaître d'emblée : ce débat n'est pas nouveau. Il est aussi ancien que l'historiographie elle-même, au moins dans sa version occidentale. Dès ses origines grecques, la tâche de l'historien a obéi à une double exigence. Il devrait rendre compte d'un certain état des choses et en rechercher l'explication à travers l'identification de causes naturelles. Mais ce travail d'observation et d'interprétation requérait une mise en forme qui était aussi pensée comme une mise en ordre : pour que l'analyse fût reçue, il fallait qu'elle fût capable d'entraîner l'adhésion du lecteur, de le convaincre ; le rendu qui en était donné devait, pour communiquer l'illusion de la réalité, être doté d'*enargheia* ou, comme le dira plus tard la rhétorique latine, d'*evidentia in narratione*. Ainsi que l'a rappelé Arnaldo Momigliano, la première préoccupation évoquait plutôt la sphère de l'observation médicale (au vocabulaire de laquelle est emprunté le nom même de l'histoire) ; la seconde relevait clairement de l'éloquence judiciaire.
- 6 L'association entre une opération de connaissance et une forme a été constitutive du genre historique pendant près de vingt-cinq siècles et, pendant longtemps, elle a paru aller de soi. Elle a été si forte qu'elle permet de comprendre la hiérarchie des genres littéraires telle que la dresse, par exemple, Aristote dans un passage célèbre de la *Poétique*. L'histoire y est confrontée à la poésie en des termes qui peuvent nous surprendre, mais qui renvoient à une forme de connaissance mixte qui nous est devenue largement étrangère, en tout cas opaque : « En effet, l'historien et le poète ne diffèrent pas par le fait qu'ils font leurs récits l'un en vers, l'autre en prose (on aurait pu mettre l'œuvre d'Hérodote en vers et elle ne serait pas moins de l'histoire en vers qu'en prose), ils se distinguent au contraire en ce que l'un raconte les événements qui sont arrivés, l'autre des événements qui pourraient arriver. Aussi la poésie est-elle plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire ; car la poésie raconte plutôt le général, l'histoire le particulier. Le général, c'est-à-dire que telle ou telle sorte d'homme dira ou fera telles ou telles choses vraisemblablement ou nécessairement ; c'est à cette représentation que vise la poésie, bien qu'elle attribue des noms aux personnages ; le "particulier", c'est ce qu'a fait Alcibiade ou ce qui lui est arrivé<sup>14</sup>. »
- 7 La hiérarchie marquée entre la poésie et l'histoire – qui est, comme le philosophe le rappelle, celle qui existe entre l'universel et le particulier – renvoie à des modalités différentes de la composition. L'auteur de fictions (dans l'extrait qui suit, de tragédies) est

maître de « composer la fable de façon qu'elle soit dramatique et tourne autour d'une seule action, entière et complète, ayant un commencement et une fin, afin qu'étant une et entière comme un être vivant, elle procure le plaisir qui lui est propre ; cela est évident, et la composition ne doit pas être semblable aux récits historiques dans lesquels il faut voir non seulement une action mais un seul temps, c'est-à-dire tous les événements qui, au cours du temps, sont arrivés à un seul homme ou à plusieurs, événements qui n'ont entre eux qu'un rapport de fortune<sup>15</sup> ». Les genres poétiques et l'histoire appartiennent pourtant au même ensemble, celui des récits de fiction, et c'est à l'intérieur de cet ensemble qu'un ordre peut prendre sens entre eux : les premiers consentent à leurs auteurs une liberté dans la conception et dans l'organisation avec lesquelles les historiens ne peuvent prétendre rivaliser. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils puissent en ignorer les exigences. Pour Aristote, on le sait, la production de fictions à travers la double activité de *mimesis* et de mise en intrigue (*muthos*) n'est pas séparée d'opérations de connaissance : elle propose des formes qui peuvent être connues ou reconnues, et qui renvoient à une intelligence des actions, à une praxéologie. La représentation accomplie, l'agencement judicieux des faits à l'intérieur d'une narration sont producteurs d'intelligibilité<sup>16</sup>. Mais là où la poésie démontre sa supériorité en étant capable de soumettre chacune des parties de sa composition à la conception du tout, l'histoire peine à dégager une logique à partir d'enchaînements qui n'apparaissent pas toujours nécessaires et qui sont donc moins intelligibles parce qu'ils rendent compte d'actions et d'événements qui sont dispersés dans le temps.

- 8 L'opposition ne passe donc pas entre fiction et non-fiction, avec ce que cette distinction, pour nous fondamentale, impliquerait aujourd'hui : un rapport fondamentalement différent à la « réalité ». Elle s'inscrit entre des genres qui, dans leur définition rhétorique, produisent des formes de connaissance inégalement accomplies. Ainsi s'explique par exemple que, dans la classe des récits historiques, certains soient plus prisés que d'autres : Arnaldo Momigliano a rappelé que Thucydide marquait un partage net entre l'histoire, genre aristocratique, et la biographie, genre « populaire », en jouant, dès avant Aristote, sur la hiérarchie entre le général et le particulier (l'opposition devait rejouer à plusieurs reprises par la suite, et en des sens différents)<sup>17</sup>. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer davantage dans ce débat. Retenons-en seulement ce point nodal : aux origines occidentales de l'historiographie, il n'existe pas de contradiction entre l'histoire comme enquête et l'histoire comme récit. Les vérités que l'historien met au jour ne sont susceptibles d'être transmises qu'au prix d'une mise en forme et d'une mise en ordre qui s'identifient à une intrigue. Il ne saurait donc se contenter de présenter les faits qu'il a recueillis en ordre chronologique ; il doit leur donner une organisation porteuse d'une signification, produisant des figures reconnaissables.
- 9 Ce pacte fondateur a été accepté tel quel jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, quelles qu'aient été entre-temps les transformations du genre historiographique puis, à partir de la fin du Moyen Âge, la mise au point de procédures techniques destinées à mieux séparer le vrai du faux. Voltaire, qui est souvent considéré comme l'un des pères de l'historiographie moderne, ne renonce pas pour autant au parallèle entre l'histoire et la tragédie lorsqu'il rend compte du projet du *Siècle de Louis XIV* : ce qui distingue l'histoire qu'il ambitionne de la chronique vulgaire, c'est précisément une organisation narrative qui, tout ensemble, captive l'attention du lecteur et qui donne un sens lisible à la matière dont il traite. Ainsi se comprend, sans doute, la souplesse avec laquelle l'écriture de l'histoire échange ses propriétés avec d'autres productions littéraires de l'âge moderne : non seulement avec la

tragédie ou avec l'épopée, mais encore avec le roman (pensons à Diderot), voire avec des formes artistiques non littéraires : R. Koselleck a longuement commenté en ce sens la fortune d'une expression ambivalente comme celle de « peinture d'histoire<sup>18</sup> ».

- 10 Dans le long terme, une telle conception a été inséparable, au moins implicitement, d'une double assomption. La première posait que la rhétorique fût autre chose qu'une technique d'ornementation et que lui fussent reconnues des ressources cognitives – ou que l'on acceptât au moins l'existence d'un cadre de références à l'intérieur duquel les opérations de mise en forme et la production d'un savoir ne fussent pas séparées. Elle a été à l'origine d'une réflexion durable (et, reconnaissons-le, un peu répétitive) sur les règles de la composition historique, qui s'est prolongée jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. La seconde assomption posait qu'une séparation claire existât entre l'histoire réelle, telle qu'elle avait effectivement eu lieu, et la relation donnée par l'historien de ce qui était advenu. La possibilité de réécrire indéfiniment la même histoire n'a, pendant longtemps, pas été uniquement fondée sur l'invention de nouveaux témoignages ou sur la relecture critique de documents déjà connus (telle qu'elle a été progressivement codifiée par l'érudition à partir du XVII<sup>e</sup> siècle) ; elle passait tout autant, et à dire vrai davantage, par la capacité d'organiser les faits selon des modalités narratives différentes. Cette capacité n'était cependant pas fondamentalement associée à la recherche d'une originalité ou d'une inventivité esthétique. Elle n'était pas séparable de la recherche d'une signification neuve – c'est-à-dire d'une interprétation –, de la mise au jour de modèles de vérité repérables dans le désordre apparent de l'histoire réelle. Tel était le rôle assigné à l'historiographe du prince, choisi pour sa maîtrise de l'exposition bien plus que pour sa compétence technique d'historien (ainsi de Racine et de Boileau auprès de Louis XIV à partir de 1676) ; telle était la tâche que s'assignait l'auteur qui, de son propre chef, se donnait pour mission d'exalter l'exemplarité d'un moment du passé (Voltaire).
- 11 Pour qu'elles fussent possibles, de telles opérations supposaient aussi que fût reconnue une continuité de fait entre le présent, celui de l'historien et celui des lecteurs auxquels il destinait son œuvre, et les temps révolus. Cette conviction garantissait que, par-delà les vicissitudes et les ruptures apparentes qu'elle offrait au regard naïf, l'histoire était dispensatrice d'un répertoire d'exemples et de leçons, d'exemples qui avaient vocation à enseigner des leçons. Depuis l'époque hellénistique et la rhétorique latine, la formule n'a pas cessé d'être reprise : l'histoire vaut parce qu'elle est *magistra vitae* ; elle livre, à qui sait la lire, des précédents, des modèles et des valeurs, elle est investie d'une fonction pédagogique inséparablement philosophique et morale, plus tard religieuse. On retrouve en ce point le rôle décisif de ce que l'on pourrait appeler la « bonne forme » : la trouver, c'est, pour l'historien, rendre l'histoire parlante par-delà le temps.
- 12 Ce contrat rhétorique s'est défait entre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et les premières décennies du XIX<sup>e</sup>. Plusieurs ordres de raisons concourent à expliquer ce tournant capital de l'historiographie. Une première mutation voit la disqualification de la rhétorique comme instrument de connaissance. Elle devient alors suspecte en même temps qu'elle se voit cantonnée à la maîtrise et à la mise en œuvre des effets de conviction, voire de style : elle est superficielle, ornementale. On l'accuse de faire écran entre la réalité du monde et son expression littéraire. Une seconde rupture, tout aussi profonde, affecte la conception même de l'histoire. Dans un grand livre, l'historien allemand Reinhart Koselleck a montré comment, à la fin du siècle des Lumières, s'étaient mis en place les éléments d'un nouveau régime d'historicité<sup>19</sup>. Aux histoires exemplaires que, pendant des siècles, l'on était allé chercher dans le trésor du passé se substitue une histoire unifiée (*Geschichte*)

désormais conçue comme un procès global, objectif, obéissant à sa propre logique, dont il revient à l'historien de reconstruire les règles et le sens. La distinction naguère posée comme allant de soi entre les faits et la relation qu'on en donne s'efface, tandis que l'historien doit s'investir dans la reconstitution d'un passé dont on n'attend plus qu'il donne des leçons, mais qu'il livre sa signification d'ensemble : c'est ce que Droysen résumera dans une formule célèbre en affirmant que l'histoire est connaissance d'elle-même. Ce régime d'historicité se distingue en outre de celui qui l'a précédé par un discontinuisme essentiel. Le passé ne nous parle plus au présent en nous offrant le miroir de situations exemplaires, de conduites modèles, un répertoire de précédents prêts à servir. Il est définitivement passé et il n'est lié à notre présent que par ce qu'il a d'irréductiblement distant et différent. Faire de l'histoire, c'est reconstruire la chaîne des raisons qui permettent de nous relier de façon intelligible à ce qui nous est désormais étranger. La rupture essentielle que la Révolution française et ses conséquences viennent bientôt inscrire dans l'ordre européen n'a pu que conforter cette construction du temps historique : comment rendre compte désormais d'une durée qui a été aussi radicalement interrompue, et de façon aussi irréversible ? La pensée du progrès, qui domine alors la production historiographique et qui va en nourrir l'imagination de façon privilégiée pendant près de deux siècles, offre certes un moyen de référer l'avant à l'après : mais elle pose, précisément, qu'ils sont distants et disjoints.

- 13 Le rôle dévolu à l'historien se transforme en conséquence. L'art de la composition et de l'exposition ne constitue plus le dernier mot de son métier. L'affirmation peut sembler paradoxale, si l'on se rappelle que le XIX<sup>e</sup> siècle est celui où nombre de grands écrivains se sont voulus historiens, celui surtout où, de Michelet à Ranke, de Tocqueville à Burckhardt, tant de grands historiens ont été des écrivains majeurs. Elle ne l'est point pourtant et le problème n'est pas ici celui du style ou de l'imagination historiques, mais bien celui de la relation entre l'historien et son objet. Ce qui passe au premier plan désormais et qui est, malgré leurs évidentes différences, le point commun entre ces auteurs, c'est la volonté (mieux vaudrait dire : le devoir) d'une reconstruction globale du passé. Michelet s'immerge dans les archives, à l'écoute de ce qu'elles disent et de ce qu'elles n'avouent pas, et qui pourtant doit pouvoir s'exprimer. Peu importe, à la limite, qu'il ne soit pas toujours un scribe fidèle et que l'imagination l'emporte souvent chez lui sur l'exactitude. Dans son emphase, il se pense comme un médium entre le monde des morts et celui des vivants. Le choix d'une forme de récit épique (si profondément marqué au départ, on le sait, par les romans de Walter Scott) n'est pas celui de l'historien : il exprime la matière même de l'histoire, qui est épopée et qui lui dicte les modalités de la seule écriture capable de prendre en charge la « résurrection intégrale du passé ». Le roman contemporain se conforme lui aussi à ces injonctions. Dans la *Comédie humaine*, Balzac construit un univers dans lequel il s'abîme, au point de ne plus distinguer ses créatures des protagonistes du monde réel<sup>20</sup>. Cela ne l'empêche pas de concevoir son œuvre comme une tentative compréhensive de physiologie de la société française de son temps. Et, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Goncourt lui font écho en proclamant le roman « la grande forme sérieuse, passionnée, vivante de l'étude littéraire et sociale ».
- 14 La solidarité qui s'affirme entre l'écriture historique et celle de la fiction romanesque ne doit pourtant pas nous égarer. Le cadre dans lequel elle s'inscrit ne prolonge pas celui qui fondait le contrat rhétorique et lui donnait, tout à la fois, sens et efficacité. Tout au contraire, c'est le rapport au monde qui s'inverse autour d'une relation au passé qu'illustre la prééminence de l'archive. Michelet lui-même, le plus imaginaire et, sans

doute, le plus visionnaire des grands historiens du XIX<sup>e</sup> siècle, ne saurait trouver ses ressources ailleurs que dans la fréquentation quotidienne des sources, mieux, dans celle des documents inédits dont il se complaît à être le sourcier et le premier lecteur : au contact du passé pur en quelque sorte, d'un passé à l'état naissant, tel qu'il se donne à lire sous l'œil neuf et irréductiblement distant de l'historien. Cent variations rappellent à travers son œuvre ce que ce voyage répété au pays des morts comporte d'initiatique et en quoi il constitue la première (et, au fond, la seule décisive) expérience du temps historique. Mais la voie ouverte par Michelet n'est pas la seule, ni probablement la plus significative. L'histoire philosophique et ses vastes architectures interprétatives en proposent une autre, davantage fréquentée. L'histoire érudite, une troisième, dont l'importance ne cesse de gagner à travers le siècle jusqu'à occuper l'essentiel de la scène historiographique. Pourtant, ces distinctions classiques ont l'inconvénient de masquer l'essentiel pour le sujet qui nous retient. Elles risquent de faire perdre de vue que ces genres n'ont, pendant longtemps, pas été incompatibles, mais fréquemment associés : Michelet en est à nouveau un exemple, mais tout autant Ranke, qui lie ensemble l'exigence érudite et le projet philosophique. Elles ne doivent pas, en outre, nous faire oublier qu'ils s'accompagnent tous d'une redéfinition du rôle du récit historique. Tous ces auteurs ont produit de grandes narrations dont l'ambition ne le cède en rien à celles de leurs prédécesseurs, tant s'en faut, qu'ils s'emploient au récit de la nation, à celui de moments tournants de l'histoire de l'humanité ou à la reconstruction d'une histoire universelle. Mais le choix d'un modèle narratif ne dépend plus du bon vouloir ou de l'habileté de l'écrivain. Il est désormais pensé comme inséparable d'un processus particulier qui requiert une forme spécifique. Le *Tableau de la France* de Michelet peut ainsi prendre la liberté d'interrompre le cours de son *Histoire* au début des temps médiévaux, au moment où la personnalité française lui paraît prendre consistance, et justifie l'inventaire de ses différences en même temps que l'affirmation de son unité profonde. De même, Tocqueville choisit de renoncer à suivre un fil chronologique lorsqu'il interroge le secret du passage de l'Ancien Régime à la Révolution : c'est que la démarche de l'enquête systématique lui paraît la mieux à même de rendre compte de l'imbrication du nouveau et de l'ancien dans la compréhension de la rupture révolutionnaire. Le récit n'a pas disparu, tout au contraire. Mais il est désormais inséparable du sens dont l'historien prétend accoucher l'histoire.

### 3.

- 15 Ces grandes œuvres n'occupent pas seules la scène historiographique. À mesure que l'on avance dans le XIX<sup>e</sup> siècle, on l'a dit, l'histoire érudite passe au premier plan dans la plupart des pays occidentaux. Elle est porteuse d'exigences différentes, à la fois plus limitées et plus rigides, au point de faire basculer dès les années 1890 les maîtres des générations précédentes – Michelet, mais aussi Renan, Taine et même Fustel de Coulanges – dans le monde réprouvé de la littérature. Pour cette école, que l'on appelle souvent en France « positiviste » (mieux vaudrait dire : positive), c'est l'établissement du fait historique qui l'emporte sur toute autre considération. Au spécialiste, il revient donc de mettre systématiquement en œuvre les techniques de la critique des sources pour séparer le vrai du faux, le pur de l'impur, pour obtenir les éléments sûrs d'une connaissance objective. Mais le fait une fois dégagé de sa gangue de mensonge et d'erreur, qu'en fait-on ? Éloquents à détailler les ressources de l'érudition critique, les maîtres de vérité se

font beaucoup plus allusifs sur ce point : ainsi Langlois et Seignobos dans leur célèbre *Introduction aux études historiques* (1898), le manuel qu'ils ont rédigé à l'intention de la première génération d'étudiants français formés aux démarches scientifiques. Tout se passe au fond comme si l'on attendait des faits qu'ils se rangent d'eux-mêmes en ordre pour raconter une histoire : ordre chronologique, on peut le présumer, et qui ne saurait contrevenir aux règles du bon sens et du plausible ; ou, si l'on préfère, comme s'il existait à la disposition de l'historien un répertoire de récits neutres, acceptables, susceptibles d'accueillir ses trouvailles. La possibilité de la narration n'est en rien mise en cause, ni même probablement sa nécessité. Elle a simplement cessé d'être un problème.

- 16 C'est, entre autres, contre cette solution par défaut, mixte de certitudes supposées et de paresse intellectuelle, qu'intervient au début de ce siècle François Simiand dans un texte mémorable, « Méthode historique et science sociale<sup>21</sup> ». En 1903, Simiand est un homme jeune. Philosophe de formation, il a très tôt rejoint le petit groupe choisi que Durkheim a su rassembler autour de lui. Il y a bientôt acquis une place remarquable. Avant même que ses travaux personnels, à la croisée de l'économie et de la sociologie, ne le fassent reconnaître, il incarne mieux qu'aucun autre le style d'intervention et de vigilance intellectuelle qu'exprime depuis 1898 l'entreprise collective de l'*Année sociologique*. Il se retrouvera donc en première ligne dans toute une série de confrontations avec les autres disciplines relevant de ce qu'on commence à nommer, au sein de l'Université rénovée, les sciences sociales. Aux yeux des durkheimiens, ce pluriel apparaît indéfendable, comme le sont la diversité et l'hétérogénéité des démarches qui prétendent contribuer à la connaissance de l'homme social. S'il existe une science de la société, elle a vocation à être unifiée sous l'égide de la discipline dont Durkheim vient de codifier de façon prescriptive les règles de la méthode. Seule, la sociologie est en mesure de définir pour elles toutes le canon épistémologique qui en garantira tout ensemble la validité et la cohésion au sein de la science sociale, au singulier. Car rien ne saurait plus justifier la division disciplinaire des tâches, sinon des habitudes disciplinaires héritées d'une histoire chaotique et d'ailleurs mal réfléchie. Le reste relève de compétences techniques, sans doute respectables, mais secondaires du point de vue des exigences épistémologiques que l'on est désormais en droit de formuler dans le cadre d'un projet scientifique global. Encore faut-il que chacune des pratiques particulières accepte de prendre sa place dans ce cadre nouveau : ce qui signifie en clair qu'elle devra se résoudre à renoncer à ses néfastes habitudes pour se conformer au cahier des charges que lui propose le sociologue. Tel est, plus particulièrement, le rôle dévolu à Simiand : il va se charger d'aller expliquer aux historiens, puis aux géographes, aux économistes enfin, quel est le prix à payer pour réformer leurs manières de penser et de faire, pour participer à la construction de la science sociale. Il n'a pas trente ans et il parle au nom d'une discipline presque inexistante au sein des institutions universitaires lorsqu'il se présente devant la Société d'histoire moderne et contemporaine pour expliquer aux grands barons de la discipline historique ce qu'il faut faire, mais d'abord ce à quoi il faut renoncer.
- 17 Son intervention, qui fut reçue avec quelque émoi, est restée l'un des grands textes français de réflexion sur l'épistémologie de l'histoire dans un pays qui, pendant longtemps, a été réticent à ce type de débat volontiers rejeté comme « philosophique ». À près d'un siècle de distance, elle peut être considérée comme la première formulation, la plus ambitieuse, la plus rigide aussi, du projet que les *Annales* de Marc Bloch et Lucien Febvre mettront en œuvre une génération plus tard<sup>22</sup>. La critique de Simiand est une remise en cause radicale des présupposés de la méthode positive, telle que Langlois et

Seignobos viennent de la formuler. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail d'une démonstration qui réfute les prétentions scientifiques de l'érudition et la conception du fait historique sous-jacente à la démarche des historiens. Retenons-en seulement deux points essentiels. Le premier touche à l'irréductibilité prétendue de la connaissance historique : « Il n'y a pas, d'un côté, une histoire des phénomènes sociaux et, de l'autre, une science de ces mêmes phénomènes. Il y a une discipline scientifique qui, pour atteindre les phénomènes objets de son étude, se sert d'une certaine méthode, la méthode historique. » La spécificité de l'histoire est ainsi redéfinie et elle est limitée. La discipline peut et elle doit ouvrir la dimension du temps à l'expérimentation sociologique. Le second point se déduit logiquement du premier : si les historiens veulent justifier leur prétention à se réclamer d'une démarche rigoureuse, il leur faut se conformer aux exigences de toute opération scientifique : construire des faits en fonction d'une hypothèse explicitée, puis procéder à une validation empirique. Il devient donc de première importance de renoncer à l'étude de ce qui, par définition, ne peut se prêter à une telle élaboration : l'unique, sous les espèces de l'événement, de l'individuel, de la chronique politique, de la chronologie, « idoles » abusives trop longtemps révérees par la tribu des historiens, pour leur substituer l'analyse systématique d'ensemble de données scientifiquement constituées dont il importerait d'observer la distribution, l'évolution dans la durée, afin d'en mettre en valeur les régularités, voire les lois d'organisation et de transformation.

- 18 En résumant très sommairement les thèses de Simiand, nous ne nous sommes éloignés de notre thème de réflexion qu'en apparence. Car la critique implique aussi une mise en cause ravageuse du récit tel que le pratique l'histoire savante et tel qu'elle l'accepte avec une confiance naïve. Il ne suffit pas, en effet, de prétendre fonder l'objectivité et l'impartialité d'un compte rendu sur son adéquation supposée aux faits, tels qu'on les dégage, de façon critique, des masses documentaires : « La représentation du passé que peut et veut nous donner l'histoire n'est à aucun degré une "photographie du passé" ; elle n'est à aucun degré une reproduction intégrale, un enregistrement automatique non seulement de tous les faits qui se sont passés, mais même de tous les faits que les documents subsistants permettent de connaître. L'œuvre historique la plus brute, le dépouillement de textes le plus amorphe, le recueil de documents le plus passif, est déjà choix, implique quelque élimination, suppose quelque vue préalable de l'esprit<sup>23</sup>. » L'historien ne peut donc prétendre restreindre son rôle à la production de matériaux en vue d'une construction qui lui échapperait, soit qu'elle soit réservée à d'autres, soit que, plus volontiers, l'on estime qu'elle s'organise d'elle-même. À partir de là, la critique peut porter plus précisément sur les constructions implicites qui sont à l'œuvre dans les travaux de l'histoire savante. Elle dénonce en particulier une conception erronée de la temporalité et de la causalité. « Il était très habituel aux historiens et il leur arrive aujourd'hui encore, plus souvent qu'ils ne le croient, d'appeler *cause* d'un fait un ou plusieurs faits antérieurs choisis sans règle précise, au jugé, à l'impression, au flair personnel et, disons-le, au petit bonheur. » Au niveau le plus trivial, c'est l'antériorité qui est invoquée comme causalité selon la formule classique du *post hoc ergo propter hoc* : c'est ce qu'illustre exemplairement la chronique. De façon plus diffuse et plus subtile, c'est l'analogie qui prétend fonder la relation causale, au nom d'une plausibilité de l'intrigue définie en termes vagues et qui relèvent le plus souvent d'une psychologie vulgaire. Le modèle du *Zusammenhang*, auquel se réfèrent si volontiers les historiens en prenant prétexte de la complexité des faits qu'ils étudient et des relations causales qui les lient entre eux, n'est, au fond, qu'une formulation globalisante et commode de cette paresse épistémologique. Or, le récit historique est la forme énonciative qui permet trop souvent

de faire passer ces constructions arbitraires pour des explications raisonnées. Il tombe donc au premier chef sous la critique du sociologue<sup>24</sup>.

#### 4.

- 19 Ces thèmes nous sont devenus si familiers aujourd'hui que nous risquons de perdre de vue la nouveauté et la charge d'agressivité dont ils ont été porteurs, ce en quoi ils rompaient avec les habitudes et avec les certitudes d'un métier hérité d'une longue tradition, et qui venait d'être redéfini en profondeur, dans ses ambitions comme dans ses moyens techniques, pendant le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Les historiens du XX<sup>e</sup> n'ont pas suivi les injonctions de Simiand en toutes choses, même ceux qui se sont réclamés de son enseignement. Ils les ont assouplies, adaptées, au risque, parfois, de les dénaturer. Mais peu importe ici : de cette critique fondatrice, ils ont au moins conservé un certain nombre de convictions, dont l'une des plus évidentes a été le soupçon porté sur le récit.
- 20 Ce soupçon a emprunté des voies diverses. Certaines, les plus radicales, sont venues d'un horizon intellectuel longtemps négligé, voire ignoré en France, malgré les tentatives répétées de Marrou, de Veyne et, plus récemment, de Ricœur pour les faire mieux connaître : celui du positivisme logique et de l'épistémologie de l'histoire qu'il a inspirée, surtout dans le monde anglo-saxon<sup>25</sup>. Dans la lignée de Collingwood et de Hempel, la réflexion porte centralement sur les conditions nécessaires pour que des explications causales et des lois générales (*covering laws*) soient possibles et pensables en histoire<sup>26</sup>. Ce modèle nomologique a surtout fonctionné de façon critique, en faisant apparaître ce qui sépare les modalités pratiques de l'analyse historique des références dures auxquelles on voudrait la conformer. Mais le projet même suppose une suspension du récit, dont les éléments devraient pouvoir être réorganisés en fonction d'hypothèses explicatives. Il reste qu'il s'agit ici d'un discours théorique sur l'histoire telle qu'elle pourrait (ou ne pourrait pas) être, produit par des philosophes, non par des historiens. Plus décisive a probablement été en ce siècle la pratique des historiens eux-mêmes. Ces derniers se sont accoutumés à construire des objets inédits et qui sont, peu à peu, devenus communs. Ils ont appris à organiser les faits en séries, à croiser ces séries en tableaux, à analyser et à confronter ces constructions. Ils ont ainsi traité des prix, puis des revenus, des profits, des échanges, des productions, en un mot des grands indicateurs de la vie économique. Ils ont ensuite annexé d'autres ensembles de données à leur programme d'enquête : les grandes variables démographiques, la hiérarchie des fortunes, les distributions socio-professionnelles ; les distributions et les comportements culturels sont enfin entrés dans le champ de l'analyse sérielle. On n'en est pas resté là, on le sait. Très tôt, certains se sont préoccupés de rendre compte des relations existant entre ces différentes séries et de tenter d'en articuler les variations au sein de modèles plus complexes : celui de l'économie d'ancien type, très tôt proposé par Ernest Labrousse, s'est ainsi montré capable de construire un système d'interrelations régulières entre le monde de la production agricole et celui de la production industrielle dans les sociétés d'Ancien Régime<sup>27</sup>. Il devait, deux décennies plus tard, être complété par un modèle démographique des sociétés préindustrielles, puis par d'autres : modèle de développement urbain (J.-C. Perrot), modèle de la transition protoindustrielle (F. Mendels et le groupe de Göttingen), modèles d'entrée dans l'alphabétisation (F. Furet et J. Ozouf), pour ne retenir que quelques exemples parmi les mieux connus. Mise en séries, élaboration de modèles : seule la comparaison est restée quelque peu à la traîne, malgré

tant de déclarations d'intentions, probablement parce qu'elle pose encore aux historiens des problèmes qu'ils ne savent pas résoudre de façon rigoureuse même s'ils éprouvent le besoin de les affronter.

- 21 Ces opérations sont techniques, mais elles ne sont pas que techniques. Elles mettent aussi en cause le récit historique dans sa version classique, dès lors qu'elles abstraient des données de leur contexte énonciatif pour les organiser en fonction d'une démonstration. Une flambée du prix du blé ou la baisse de prix manufacturiers, un pic de mortalité ou la chute du nombre des mariages et des naissances n'ont plus valeur d'événements au sein d'un contexte restreint. Ces valeurs prennent sens par rapport à d'autres valeurs, antérieures ou postérieures, dans un cadre temporel et logique qui n'a plus de rapport évident avec l'expérience des acteurs historiques qu'enregistre (de manières plus ou moins indirectes) la documentation primaire. La démographie historique est une discipline jeune, qui, dans sa forme moderne, s'est constituée dans les années cinquante-soixante ; elle traite de ce qu'il y a de plus intime dans les comportements des hommes, ceux qui relèvent de la vie, de la mort et de la reproduction de l'espèce ; mais elle le fait en recourant à des abstractions (nuptialité, natalité, mortalité, fécondité) dont l'interdépendance caractérise un modèle qui, bien sûr, n'a rien à voir avec ce dont nous parlent les sources et que les historiens ont longtemps repris à leur compte. Un pas supplémentaire (et, en quelque sorte, extrême) a, plus récemment encore, été franchi par la *New economic history* américaine avec le recours à des hypothèses contre-factuelles. Se demander ce qu'aurait été la croissance industrielle des États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle si, par hypothèse, on supprime l'existence du chemin de fer, relève d'un raisonnement parfaitement légitime dans la logique des modèles économétriques dont s'inspire cette technique d'analyse. Mais il est clair qu'arrivé à ce point, les éléments du récit historique classique sont désorganisés, décomposés et, d'une certaine manière, mis entre parenthèses.
- 22 La *Méditerranée* de Fernand Braudel est sans doute l'entreprise qui, dans son projet au moins, a le plus fortement exprimé cette « éclipse du récit » (Ricœur) qui semble caractériser toute une part, la plus novatrice, de l'historiographie contemporaine<sup>28</sup>. L'ouvrage s'organise, on le sait, en trois grands volets qui sont aussi hiérarchisés en ordre d'importance. Le premier traite du plus fondamental : la durée presque immobile du milieu, qui compose une histoire sans les hommes. Le second analyse à l'échelle du siècle les variations de la conjoncture économique de la mer intérieure et de ses extensions mondiales. Le troisième évoque enfin ce dont nous parle ordinairement la narration des temps révolus : le destin des empires, les guerres et les rivalités, la politique internationale dont la Méditerranée est le cadre et l'enjeu, ce dont un mémorialiste bien informé de l'époque de Philippe II aurait normalement consigné la trace ; mais cette « agitation de surface » n'occupe, dans l'analyse de Braudel, qu'une place subalterne et médiante ; elle n'est susceptible de prendre sens qu'en référence aux évolutions plus lourdes et plus lentes qui ont été dégagées auparavant. Le refus de l'« histoire événementielle » qu'a si fortement thématiqué l'historien est indissociable d'une affirmation de la pluralité du temps social dont la complexité échappe à ceux qui le vivent comme elle échappe ordinairement à ceux qui entreprennent de le raconter.
- 23 Il nous est devenu habituel d'opposer, après L. Febvre, l'« histoire-problème » et l'« histoire-récit ». Il peut être utile de rappeler à ce point qu'avant de devenir un lieu commun du métier, cette formulation a été forte. Pendant des siècles, les historiens n'ont pas vu d'incompatibilité entre récit et problème : mieux, ils convenaient que le récit était

probablement la meilleure manière – peut-être la seule – de poser un problème en termes neufs. L'historiographie contemporaine a pris le contre-pied de cette conception. Dans une réflexion sur les leçons de l'histoire quantitative alors à son apogée (1971), François Furet rappelait que les techniques de production des données en fonction d'hypothèses de travail explicites avaient permis à l'historien d'échapper à « l'immense indétermination de son objet<sup>29</sup> ». La forme qui avait longtemps paru la mieux à même de limiter cette indétermination était celle du récit. L'histoire nouvelle a proposé de lui substituer le compte rendu de protocoles d'expériences, en renonçant du même coup aux effets de plausibilité et de réel, au répertoire d'analogies, aux ressources d'identification dont les historiens avaient traditionnellement été les pourvoyeurs.

## 5.

- 24 Si l'on suit cette analyse dans ses grands traits, le problème posé au départ de cet article devient tout à la fois plus pressant et plus difficile à résoudre : pourquoi assiste-t-on aujourd'hui à un « retour du récit » dans les préoccupations de l'historiographie, au moins comme problème, alors même que l'on avait pensé pouvoir prendre avec lui une distance qui paraissait définitive ? Dans la somme de *Temps et Récit*, l'œuvre qui a peut-être le plus compté ces dernières années pour poser la question qui nous retient – ne serait-ce que parce qu'il noue ensemble les fils principaux d'un débat qui était resté jusque-là éclaté –, Paul Ricoeur suggère une réponse globale. Le récit demeure selon lui la forme irréductible de l'expérience humaine du temps, ainsi qu'il l'annonce d'entrée de jeu : « Qu'il s'agisse d'affirmer l'identité structurale entre l'historiographie et le récit de fiction [...] ou qu'il s'agisse d'affirmer la parenté profonde entre l'exigence de vérité de l'un et l'autre modes narratifs [...] une présupposition domine toutes les autres, à savoir que l'enjeu ultime aussi bien de l'identité structurale de la fonction narrative que l'exigence de vérité de toute œuvre narrative, c'est le caractère *temporel* de l'expérience humaine. Le monde déployé par toute œuvre narrative est toujours un monde temporel. Ou, comme il sera souvent répété au cours de cet ouvrage : le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle<sup>30</sup>. » Dans sa formulation lapidaire, la proposition a le mérite de résumer de façon commode la thèse centrale de Ricoeur (elle a, bien sûr, l'inconvénient de faire l'impasse sur la richesse et sur la subtilité des analyses précises qui viennent en sous-tendre et en articuler ensemble les éléments). On ne s'aventurera pas ici dans le détail de la démonstration. On se contentera d'observer qu'elle a, pour un historien praticien, l'inconvénient de se situer d'emblée à un niveau métahistorique (qui est quasi spontanément celui du philosophe). Que la temporalité échappe au discours immédiat d'une phénoménologie et qu'elle requière le « discours indirect du récit » pour reconfigurer l'hétérogénéité de l'expérience, constitue ici une sorte de condition préalable à toute possibilité d'énonciation. Notre propos est plus modeste et plus terre à terre : il est de tenter de comprendre pourquoi et comment ceux qui « font de l'histoire » (ou du moins certains d'entre eux) ont cessé de penser possible un affranchissement de la contrainte narrative.
- 25 Il serait loisible, par exemple, de se demander si les historiens contemporains ont effectivement réussi à se libérer de la tyrannie du récit. Si la question avait été posée en ces termes il y a vingt-cinq ans, elle eût sans guère d'hésitations reçu une réponse positive. Les chercheurs accumulaient des données avec la conviction forte de contribuer

à une entreprise de connaissance collective qui mettrait à la disposition de la communauté scientifique un matériau susceptible d'être utilisé – c'est-à-dire indéfiniment réordonné – selon les logiques des problématiques à venir et selon elles seules. Formulée aujourd'hui, la même demande recevrait sans doute une réponse plus incertaine. À cela, deux raisons principales au moins, dont les effets ont joué dans le même sens depuis une génération.

- 26 Chacun le sait : le niveau et la nature des certitudes qui animaient les historiens, comme la plupart des autres praticiens des sciences sociales, ont depuis lors fait l'objet d'une sévère révision à la baisse. Les grands paradigmes, qui paraissaient garantir, jusqu'au milieu des années soixante-dix, l'intelligibilité globale de nos sociétés et de celles qui les avaient précédées, se sont affaiblis. Ces sociétés sont entre-temps devenues plus opaques à elles-mêmes et plus réticentes à l'optimisme fonctionnaliste qui inspirait de grands modèles intégrateurs par-delà leurs notables différences – tels le marxisme ou le structuralisme, ou, plus modestement, le projet mis en œuvre par les premières générations des *Annales*. Dans le même temps, la dynamique propre de la recherche et la difficulté d'en gérer la croissance ont abouti à un éclatement de fait, dont l'évolution de l'histoire sociale donne, dans sa diversité, une bonne illustration. On peut le déplorer ou s'en réjouir, il importe peu ici. Ce qui paraît assuré, c'est que la possibilité de réunir et de confronter une multiplicité de démarches au sein d'un espace épistémologique unifié, celle aussi d'en cumuler les résultats et de les articuler entre eux sont devenues fortement problématiques<sup>31</sup>. La concomitance d'un moment d'anarchie épistémologique et d'une perte de confiance dans les grands modèles unificateurs peut aider à mieux comprendre le recul d'un certain optimisme scientifique. Le pamphlet désabusé de L. Stone, que l'on évoquait en commençant, peut être lu comme une reconnaissance précoce de cet état des lieux.
- 27 Venons-en maintenant à un second ordre de raisons. Parce qu'ils sont aujourd'hui plus sensibles au thème qu'ils ne l'étaient voici une génération, les historiens sont davantage préparés à se demander s'ils ont effectivement réussi à neutraliser le récit dans leurs travaux. Ils ne publient pas volontiers les résultats de tels examens de conscience. Mais s'ils s'y hasardaient, les réponses risqueraient de nous étonner, et d'abord de les surprendre eux-mêmes. Elles suggéreraient, par exemple, que le récit est de retour parce qu'il n'a jamais été réellement absent. Une telle affirmation renvoie, en fait, à des usages très divers. Les uns sont purement rhétoriques, comme dans l'ouverture du *Fromage et les Vers* (1976) de C. Ginzburg, qui cadre l'image et l'action sur le héros du livre : « Il s'appelait Domenico Scandella, mais on le connaissait sous le nom de Menocchio... » D'autres relèvent de la production d'effets de réel : l'histoire contée, qui prend souvent la forme d'une exemplification, vise à donner consistance à une proposition abstraite (en inversant, si l'on veut, l'ordre des valeurs exposé par Aristote). Une proposition générale, par exemple : la flambée des prix des grains telle année du XVI<sup>e</sup> siècle et ses conséquences socio-démographiques, gagneront donc à être reprises au niveau de l'anecdote qui fera sortir du rang un individu particulier, dont les archives nous ont par fortune conservé le nom, et dont elles nous font connaître qu'il est effectivement venu mourir de faim devant la porte d'un hôpital donné, d'une ville donnée, un jour donné, etc. Tout se passe alors comme si le détail insignifiant, accumulé et organisé en microrécit, était dévolu à garantir que le phénomène général a bien eu lieu parce qu'il est susceptible d'être incarné dans un destin particulier. Or, de cette manière de faire, les grandes thèses françaises d'histoire sociale nous livrent cent exemples, alors même que leur projet déclaré était d'appuyer

leurs analyses et leurs interprétations sur le traitement de sources massives, sérielles, anonymes. Il vaudrait d'ailleurs la peine d'y regarder de plus près et d'étudier les commentaires qui accompagnent les tableaux de chiffres et les corpus de courbes qui ont été si obstinément et si massivement compilés et publiés pendant une trentaine d'années. On y retrouverait sans mal la part du récitatif que semble inéluctablement appeler le sec commentaire des données. À côté des élaborations statistiques s'affirme toute une poésie du chiffre, de la conjoncture, des oscillations et des rythmes<sup>32</sup>. Mieux, ces abstractions élaborées ont pu donner naissance à des ébauches de personnification : que « la conjoncture » ait pu, dans une part de l'historiographie française des années cinquante et soixante au moins, devenir une sorte d'acteur individualisé, réglant souverainement le jeu des économies et des sociétés, qu'on se soit plu à évoquer son « dialogue avec la structure », suffiraient à faire voir que les attractions cachées et les ressources du récit sont restées fortes. L'œuvre de Fernand Braudel, grand pourfendeur du récit dont il aura pour finir été un maître, pourrait à elle seule nourrir le dossier qu'on ne fait qu'entrouvrir ici. Et d'ailleurs serait-il totalement infondé de lire son chef-d'œuvre, *La Méditerranée*, comme une tentative pour raconter la même histoire à partir de trois ensembles de conventions narratives différentes, là où l'auteur nous enjoint de ne voir que le jeu de trois temporalités ?

- 28 On ne cherche pas ici à jouer le paradoxe, et moins encore à marquer scepticisme ou distance à l'égard d'une entreprise de connaissance qui a été grande. On veut seulement rappeler que, dans sa construction textuelle, la démarche qui a le plus résolument voulu se débarrasser des vieilles contraintes du récit (et qui l'a fait en toute conscience), n'a pu éviter de les réintroduire de manière oblique et quasi subreptice – selon des modalités qui ont d'ailleurs pu être extraordinairement diverses.

## 6.

- 29 Les historiens ne se seraient donc jamais réellement dépris du récit. Reste à savoir s'il s'agit du même récit, qui accompagne l'écriture occidentale de l'histoire depuis l'origine. Stone suggère qu'il en est ainsi dans son article de 1979. Les choses pourraient être un peu plus compliquées et l'on voudrait avancer, en terminant, que de ses avatars successifs, le récit est sorti transformé ; qu'il diffère à la fois de l'organisation souveraine que lui conférerait la rhétorique en son âge d'or, et de la forme neutre (ou mieux : neutralisée) à laquelle prétendait le réduire l'histoire positive. Il est aujourd'hui associé à des implications cognitives ; ou, du moins, la question paraît posée d'usages cognitifs du récit (par opposition aux usages esthétiques que lui reconnaissaient traditionnellement ses apologistes comme ses détracteurs).
- 30 À nouveau, l'interrogation est venue de plusieurs côtés, ces dernières années. La critique anglo-saxonne du modèle nomologique a ainsi été à l'origine d'une réflexion multiforme sur les possibilités et les limites de la narration historique. Le philosophe Louis Mink a, par exemple, tenté de montrer l'existence d'incompatibilités fondamentales entre le récit et la persistance, « au moins comme hypothèse, du projet d'une histoire universelle<sup>33</sup> ». Après lui, George Reisch a proposé aux historiens de prendre acte de l'échec de leur ambition de dégager des lois générales, sur le modèle de la physique postnewtonienne. L'histoire relèverait par excellence du type de processus qu'étudient les théories contemporaines du chaos, ceux qui sont gouvernés par des dynamiques non linéaires et pour lesquels la connaissance d'un état initial ne permet pas de prévoir les phénomènes

qu'il engendrera. La complexité des modèles de causalité historiques serait telle que le récit resterait selon lui la seule modalité pour rendre compte de ce qui s'est réellement passé<sup>34</sup>. On voit bien ce sur quoi porte utilement la critique. On discerne moins bien ce en quoi la proposition ouvre des possibilités réellement nouvelles et ouvrirait des voies praticables. La narration suggérée par Reisch évoque l'opération de cartographie au 1:1, grandeur nature, désespérément tentée par le héros malheureux d'une nouvelle de Borges. Ou encore ce passage un peu mélancolique de Tristram Shandy : « Si un historiographe pouvait s'en aller sur son histoire comme un muletier sur sa mule, droit devant lui de Rome à Lorette, sans un seul regard à droite ou à gauche, il pourrait se risquer à vous prédire à une heure près la fin de son voyage : mais la chose est, moralement parlant, impossible. Car pour peu que l'auteur ait d'esprit, il lui faudra cinquante fois dévier de sa route en telle ou telle compagnie et sans qu'il pense s'y soustraire ; des points de vue se présenteront et le solliciteront sans cesse : impossible de ne pas s'arrêter pour les contempler. Il aura en outre divers récits à concilier, anecdotes à recueillir, inscriptions à déchiffrer, histoires à glisser dans la trame, traditions à passer au crible, personnages à visiter, panégyriques à afficher sur cette porte, pasquinades sur cette autre : ce dont l'homme et sa mule sont tous deux exempts.

- 31 Pour comble, il lui faudra à chaque étape consulter des archives, feuilleter rôles, actes, documents et généalogies interminables dont ses scrupules ne cesseront de ralentir la lecture. Bref, on n'en a jamais fini<sup>35</sup>. »
- 32 Mais Sterne, grand romancier, n'est pas un historien recommandable et il justifie, à travers cette allégorie ironique, le fait que son héros ne soit pas encore né alors que sa confession autobiographique est déjà bien entamée. Le décalque proposé par G. Reisch ne saurait donc être pris que comme une réduction *ad absurdum*, destinée à caractériser les ressources et les impossibilités du récit. Il donne, par contrecoup, raison à Mink en démontrant, par l'absurde justement, l'impossibilité d'une narration qui prendrait en compte tous les éléments de l'expérience historique.
- 33 Il faut alors se rabattre sur des formulations plus modestes, plus classiques aussi. Non seulement aucun récit ne peut prétendre à l'exhaustivité, mais tout récit est un choix. Comme le rappelait Arnaldo Momigliano à l'occasion de sa polémique avec Hayden White, « toute histoire suppose l'élimination d'autres histoires alternatives ». Cette opération n'est ni hasardeuse, ni arbitraire, ni indifférente : le choix d'une organisation narrative et d'une intrigue est celui d'un modèle d'intelligibilité particulier. Ces choix, les historiens les font à tout moment, le plus souvent sans y penser : comment et pourquoi éliminons-nous les autres versions possibles pour en conserver une, qui est souvent ensuite présentée comme allant de soi ?
- 34 Sur ce point, pourtant, les choses ont peut-être commencé à changer. On a déjà eu l'occasion de noter l'usage récurrent, ces dernières années, du modèle de l'enquête policière au service de l'exposé d'une démarche historique<sup>36</sup>. Soit un exemple. Dans *Le Pouvoir au village*, G. Levi cherche à rendre compte d'un épisode unique, obscur et d'ailleurs sans suite : les campagnes d'exorcisme menées, pendant quelques semaines, dans les campagnes piémontaises de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par un prêtre de village dont nous ne savons presque rien et qui disparaît bientôt, d'ailleurs, du champ de l'observation, c'est-à-dire des sources. L'enquête nous conduit dans des directions apparemment désordonnées, en tout cas discontinues : l'imagination du malheur biologique et de la guérison dans une société d'Ancien Régime ; la force et les moyens des solidarités familiales ; l'équilibre des pouvoirs au sein d'une communauté ; la constitution

et la transmission de l'autorité dans un monde où l'information est la ressource la plus rare et la plus précieuse. Mais ce parcours sinueux n'est pas destiné à nous égarer dans les méandres d'une réalité qui aurait pour fonction de toujours nous échapper, comme chez Sterne. Il est au contraire l'occasion de mettre à l'épreuve une série d'hypothèses, disjointes au départ, mais qui laissent peu à peu apparaître une image cohérente dans le désordre des faits<sup>37</sup>. La métaphore de l'enquête doit être prise au sérieux. Comme dans une véritable enquête (ou comme dans un bon roman policier, celui où le narrateur s'astreint à ne pas tenir compte jusqu'à la fin de ce qu'il connaît de la résolution de l'énigme), il s'agit ici de conformer le compte rendu à l'élaboration d'une interprétation à travers la mise à l'épreuve puis le rejet d'autres interprétations possibles.

- 35 Mais il y a plus. Le récit peut-être un moyen de conjurer ce qui fait à la fois la force et la faiblesse de l'historien. Par position, il ne connaît que des événements qui ont eu lieu et qui n'ont eu lieu qu'une seule fois. La catégorie du possible est donc l'une des plus difficiles à penser en histoire, pour qui ne se résout pas à user des commodités de la fiction (du type : le nez de Cléopâtre...). Les acteurs historiques s'identifient pour nous à des choix qui sont devenus des faits et qui nous apparaissent les seuls possibles puisqu'ils sont les seuls que nous ayons à connaître. Un genre classique comme la biographie repose usuellement sur cette assomption. Il fait d'une vie une unité organique, unidirectionnelle et nécessaire, tendue entre une naissance et une mort. Or il n'est pas indifférent que la biographie ait récemment fait l'objet d'expérimentations qui visent à compliquer ce schéma d'évidence. Voici la vie d'un réformateur italien du XII<sup>e</sup> siècle, Arnaldo da Brescia, qui nous est connu à travers une série de témoignages qui ne concordent pas entre eux (ce qui est probablement le cas le plus fréquent). Que se passe-t-il si l'on se démarque de la démarche traditionnelle, qui consisterait à ne garder de ces témoignages que la part cohérente et à rejeter le reste comme douteux ? C'est ce qu'a tenté le médiéviste A. Frugoni avec un succès remarquable : la vie d'Arnaldo nous apparaît inscrite dans une pluralité de mondes disjoints – comme l'est, au vrai, toute expérience biographique. La leçon de l'analyse n'est pas : à chacun sa vérité, ainsi que le voudrait un scepticisme commun. Elle pousse au contraire l'analyse du côté de la complexité, en tirant parti d'un genre littéraire qui produit habituellement des effets de simplification. D'autres exemples récents permettraient de mettre en valeur des stratégies de recherches associées à l'invention d'autres constructions narratives<sup>38</sup>. La biographie n'est qu'un des sites de l'expérimentation du récit aujourd'hui. Un autre genre traditionnel, comme l'histoire nationale, suggérerait des réflexions parallèles. Une série de tentatives ont récemment exploré les voies d'un exposé qui romprait avec les règles, explicites et implicites, du vieux récit de la nation tel qu'il existe en France au moins depuis les *Grandes Chroniques*, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Quels effets de connaissance produit-on en renonçant à l'ambition totalisante (c'est, entre autres, le projet des *Lieux de mémoire*), à la continuité du récit (à travers une approche thématique, comme dans *l'Histoire de la France*), en posant comme problème l'existence même de la personnalité nationale (comme l'a fait Fernand Braudel dans l'entreprise inachevée de *L'Identité de la France*)<sup>39</sup> ? Ce qui est en cause dans ces expérimentations – et dans bien d'autres aujourd'hui –, ce n'est pas seulement, on le voit, la possibilité de rajeunir de vieilles formules historiographiques. C'est bien plutôt une reprise du récit comme ressource. Il y est conçu comme l'une des manières possibles de contribuer à construire et à éprouver une intelligibilité des objets que se donne l'historien, à nouveau inséparable de l'élaboration critique d'une interprétation.

## NOTES

1. L. Stone, « The Revival of Narrative, Reflections on a New Old History », *Past and Present*, 85, 1979, p. 324 ; trad. fr., « Retour au récit, ou réflexions sur une nouvelle vieille histoire », *Le Débat*, 4, 1980, p. 116-142.
2. C. Ginzburg, « Spie, Radici di un paradigma indiziario », in A. Gargani, ed., *Crisi della ragione*, Turin, Einaudi, 1979, p. 57-106 ; trad. fr., *Le Débat*, 6, 1980, p. 3-44.
3. C. Ginzburg, *ibid.*, p. 18-19. Voir aussi l'article-programme de la micro-histoire publié au même moment : C. Ginzburg & C. Poni, « Il nome e il come, mercato storiografico e scambio disuguale », *Quaderni storici*, 40, 1979, p. 181-190 ; trad. fr. partielle, « La microhistoire », *Le Débat*, 17, 1981, p. 133-136.
4. Le meilleur exemple, le plus clairement revendiqué, en est sans doute l'*Enquête sur Piero della Francesca* (1981). Mais, à dire vrai, le constat vaut pour la plupart de ses livres, des *Benandanti* (1965) au *Fromage et les Vers* (1976) (Paris, Aubier, 1983) et, plus récemment, au très ambitieux *Sabbat des sorcières* (1989) (Paris, Gallimard, 1992).
5. P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971.
6. *Ibid.*, p. 46. Le long pamphlet de Veyne ne fut pas trop bien accueilli sur le moment, pour un double motif : en raison, sans nul doute, de l'agressivité de ses propositions et de l'étrangeté de ses références (anglo-saxonnes en particulier) dans un milieu historiographique qui n'y était guère préparé ; et parce qu'il prenait à contre-pied les certitudes et les ambitions d'une recherche à laquelle les procédures de quantification et de modélisation qu'elle définissait alors paraissaient garantir une indiscutable scientificité. Les choses ont bien changé depuis, on aura l'occasion de le rappeler plus loin, et il est intéressant de constater que certaines des thèses de Veyne, mal acceptées vingt ans plus tôt, ont été mieux reçues dans la version (il est vrai plus articulée) qu'en a donnée, par exemple, Jean-Claude Passeron dans *Le raisonnement sociologique : l'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991. P. Veyne est récemment revenu sur cette expérience dans son témoignage *Le Quotidien et l'Intéressant*, entretiens avec C. Darbo-Peschanski, Paris, Les Belles Lettres, 1995.
7. H. White, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore-Londres, Johns Hopkins University Press, 1973.
8. *Ibid.*, p. XI. Une mise en perspective récente de l'œuvre d'H. White et des problèmes qu'elle a posés aux historiens depuis une vingtaine d'années dans R. Chartier, « Quatre questions à Hayden White », *Storia della Storiografia*, 24, 1993, p. 133-142.
9. Munich, DTV, 1973.
10. Et dont on peut suivre utilement les développements dans la revue américaine *History and Theory*.
11. R. H. Canary & H. Kozicki, eds, *The Writing of History. Literary Form and Historical Understanding*, Madison-Londres, University of Wisconsin Press, 1978. Parmi les auteurs de contributions, on retrouve significativement Louis Mink, Hayden White et Lionel Gossman.
12. M. de Certeau, « L'opération historique », in J. Le Goff & P. Nora, eds, *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, t. 1, p. 3-41 ; et surtout *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.
13. P. Ricœur, *Temps et Récit*, Paris, Seuil, 1983-1985, 3 vol.
14. Aristote, *Poétique*, 51 b, 111, trad. J. Hardy, Paris, Les Belles lettres, 1965.
15. *Ibid.*, 59 a, 18-24.
16. Un commentaire récent de ces pages, sur lesquelles existe une très nombreuse littérature, dans Ricœur, *op. cit.*, vol. 1, *L'intrigue et le récit historique*, p. 82-86.

17. A. Momigliano, *Naissance de la biographie* [1971], Paris, Circé, 1991.
18. Voir sur ce point les excellentes remarques de L. Gossman, « History and Literature. Reproduction or Signification », in R. H. Canary & H. Kozicki, eds, *The Writing of History*, *op. cit.*, p. 3-39, particulièrement p. 10 sq. ; R. Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* [1979], Paris, Éd. de l'EHESS, 1990.
19. R. Koselleck, *op. cit.*
20. C'est ce qu'illustre, parmi d'autres témoignages, l'anecdote fameuse de l'écrivain réclamant sur son lit de mort le secours d'un de ses personnages, le docteur Horace Bianchon.
21. F. Simiand, « Méthode historique et science sociale », *Revue de Synthèse historique*, 1903, p. 122 et 129-157, repris dans F. Simiand, *Méthode historique et sciences sociales*, choix et présentation par M. Cedronio, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 1987, p. 113-169. Le texte prend appui, au départ, sur la critique des livres de P. Lacombe, *De l'histoire considérée comme science*, Paris, 1894, et de C. Seignobos, *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, F. Alcan, 1901.
22. Le texte de Simiand a été republié (dans une version incomplète) par F. Braudel dans les *Annales* en 1960 – sans guère de commentaires, d'ailleurs. Il n'est pas indifférent d'observer que cette reprise se situe au moment de la « crise générale des sciences sociales » que diagnostiquait Braudel dans son célèbre article sur « La longue durée » (1958) : comme si la référence à ce texte fondateur gardait encore toute son efficacité et devait permettre de conjurer l'éclatement redouté des projets disciplinaires (cf. J. Revel, « Les paradigmes des *Annales* », *Annales ESC*, 6, 1979, p. 1360-1376).
23. F. Simiand, *op. cit.*, p. 141 de la réédition Cedronio.
24. *Ibid.*, p. 127 sq. ; voir aussi « Sur la notion de cause en matière historique et sociologique », *ibid.*, p. 173-176.
25. Une très claire mise au point récente est proposée par P. Ricœur, *op. cit.*, vol. 1, p. 200 sq. La revue américaine *History and Theory* est l'organe où le débat inspiré par ces thèses continue (parmi d'autres) à faire l'objet d'interventions régulières.
26. L'un des textes fondateurs de cette réflexion est l'article classique de C. G. Hempel, « The Function of General Laws in History », *The Journal of Philosophy*, 39, 1942, p. 35-48.
27. C. E. Labrousse, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Droz, 1933, 2 vol. ; *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*, Paris, Presses universitaires de France, 1944. Rappelons que Labrousse a explicitement voulu inscrire son œuvre dans le prolongement de celle de Simiand.
28. F. Braudel, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949 (2<sup>e</sup> éd., considérablement amplifiée, Paris, Armand Colin, 1965, 2 vol.)
29. F. Furet, « L'histoire quantitative et la construction du fait historique », *Annales ESC*, 26, 1971, p. 63-75.
30. P. Ricœur, *op. cit.*, vol. 1, p. 17.
31. Je renvoie ici aux interrogations formulées par deux éditoriaux collectifs successifs des *Annales* : « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique », *Annales ESC*, 2, 1988, p. 291-293 ; « Tentons l'expérience », *Annales ESC*, 6, 1989, p. 1327-1323. Voir aussi B. Lepetit & J. Revel, « L'expérimentation contre l'arbitraire », *Annales ESC*, 2, 1992, p. 261-265.
32. Quelques éléments, qui gagneraient à être développés, dans l'essai de P. Carrard, *Poetics of the New History, French Historical Discourse from Braudel to Chartier*, Baltimore-Londres, Johns Hopkins University Press, 1992. Voir aussi M. de Certeau, *op. cit.*
33. L. Mink, « Narrative Form as a Cognitive Instrument », in R. H. Canary & H. Kozicki, eds, *The Writing of History*, *op. cit.*, p. 129-149.
34. G. A. Reisch, « Chaos, History and Narrative », *History and Theory*, 1, 1991, p. 1-20.
35. L. Sterne, *Vie et Opinions de Tristram Shandy* [1760- 1767], Paris, UGE, 1966, vol. 1, I, chap. XIV, p. 51-52.

36. Outre les ouvrages de Ginzburg cités plus haut, voir, parmi d'autres, N. Z. Davis, *Le retour de Martin Guerre*, Paris, Laffont, 1982 ; A. Farge & J. Revel, *Logiques de la foule, l'affaire des enlèvements d'enfants*, Paris, 1750, Paris, Hachette, 1988 ; J. Contreras, *Sotos contra Riquelmes, Re-gidores, inquisidores y criptojudios*, Madrid, Anaya & Mario Muchnik, 1992.

37. G. Levi, *Le pouvoir au village : la carrière d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle* [1985], Paris, Gallimard, 1989.

38. Quelques exemples : R. Zapperi, *Annibale Carracci : portrait de l'artiste en jeune homme*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1991 (tentative de biographie comparée des trois Carrache) ; S. Loriga, *Soldats, un laboratoire disciplinaire : l'armée piémontaise au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Mendia, 1991 (étude de trajectoires biographiques individuelles et collectives). D'utiles réflexions sur ce thème : G. Levi, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 6, 1989, p. 1325-1336 ; J.-C. Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de Sociologie*, 1, 1990, p. 322.

39. P. Nora, ed., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, 7 vol. ; F. Braudel, *L'Identité de la France*, Paris, Arthaud, 1986, 3 vol. ; A. Burguière & J. Revel, eds, *Histoire de la France*, Paris, Seuil, 1989-1993, 4 vol. Des éléments de réflexion dans Burguière & Revel, *Histoire de la France*, 1, « Présentation », p. 6-24 ; et dans P. Nora, *Les lieux de mémoire*, op. cit., III, 1, « Comment écrire l'histoire de France », p. 11-32.

## RÉSUMÉS

De plusieurs côtés et avec des arrière-pensées diverses, on diagnostique depuis une quinzaine d'années le « retour du récit » en histoire. Faire de l'histoire et raconter une histoire ont pendant longtemps été associés dans la tradition occidentale. Le contrat rhétorique qui liait ensemble ces deux opérations s'est défilé il y a deux siècles. Puis le récit lui-même est devenu objet de soupçon. On suggère ici une double évolution contemporaine. D'un côté, le récit pourrait traduire un recul des ambitions scientifiques des sciences sociales ; de l'autre, au contraire, il est peut-être investi aujourd'hui de fonctions cognitives nouvelles.

The return of the narrative in history has been diagnosed from different quarters and with different intentions, for the last fifteen years. Writing history and narrating a story were for a long time linked together in western tradition. The rhetorical contract which bound these two operations broke two centuries ago. Narrative itself became an object of suspicion. A dual contemporary evolution is suggested here. On one hand narrative could reflect the withdrawal of scientific ambitions of the social sciences ; on the other hand, it is perhaps invested with new cognitive functions today.